

Loin de l'admirer, on le plaint d'avoir passé tant de temps à faire de nouvelles combinaisons de syllabes pour ne dire que ce que tout le monde dit. Ce défaut est celui des esprits cultivés, mais stériles; ils ont des mots en abondance, point d'idées; ils travaillent donc sur les mots, et s'imaginent avoir combiné des idées parce qu'ils ont arrangé des phrases, et avoir épuré le langage, quand ils l'ont corrompu en détournant les acceptions. Ces écrivains n'ont point de style, ou, si l'on veut, ils n'en ont que l'ombre; le style doit graver des pensées, ils ne savent que tracer des paroles.

## CABANIS.

---

### LA DOULEUR EST-ELLE UN MAL?

Il n'est pas possible de dire avec les stoïciens que la douleur n'est point un mal. La douleur n'est pas sans doute toujours nuisible dans ses effets; elle donne souvent des avertissements utiles, elle fortifie même quelquefois les organes physiques, comme elle imprime plus d'énergie et de force d'action au système moral; mais elle est si bien un mal réel par elle-même, qu'elle est contraire à l'ordre de la nature, qu'elle annonce une altération de cet ordre, et souvent son entière destruction dans les êtres organisés. Si la douleur n'était point un mal, elle ne le serait pas plus pour les autres que pour nous-mêmes; nous devrions la compter pour rien dans eux comme dans nous: pourquoi donc cette tendre humanité qui caractérise les plus grands stoïciens, bien mieux peut-être que la fermeté et la constance de leurs vertus? O Caton! pourquoi te vois-je quitter ta monture, y placer ton familier malade, et poursuivre à pied, sous le soleil ardent de la Sicile, une route longue et montueuse? O Brutus! pourquoi dans les rigueurs d'une nuit glaciale, sous la toile d'une tente mal fermée, dépouilles-tu le manteau qui te garantit à peine du froid pour couvrir ton esclave frissonnant de la fièvre à tes côtés? Ames sublimes et adorables, vos vertus elles-mêmes démentent ces opinions exagérées, contraires à la nature, à cet ordre éternel que vous avez toujours regardé comme la source de toutes les idées saines, comme l'oracle de l'homme sage et vertueux, comme le seul guide sûr de toutes nos actions!

---

## CHAMPFORT.

### UNE AVENTURE DE MONSEIGNEUR DE REIMS.

On se souvient de la ridicule et excessive vanité de l'archevêque de Reims, le Tellier Louvois, sur son rang et sa naissance. On sait combien, de son temps, elle était célèbre dans toute la France. Voici une des occasions où elle se montra tout entière le plus plaisamment. Le duc d'A...., absent de la cour depuis plusieurs années, revenu de son gouvernement de Berri, allait à Versailles. Sa voiture versa et se rompit. Il faisait un froid très-aigu. On lui dit qu'il fallait deux heures pour la remettre en état. Il vit un relais et demanda pour qui c'était : on lui dit que c'était pour l'archevêque de Reims qui allait à Versailles. Il envoya ses gens devant lui, n'en réservant qu'un, auquel il recommanda de ne point paraître sans son ordre. L'archevêque arrive. Pendant qu'on attelait, le duc charge un des gens de l'archevêque de lui demander une place pour un honnête homme, dont la voiture vient de se briser, et qui est condamné à attendre deux heures qu'elle soit rétablie. Le domestique va et fait la commission. « Quel homme est-ce ? dit l'archevêque. Est-ce quelqu'un comme il faut ? — Je le crois, monseigneur ; il a un air bien honnête. — Qu'appelles-tu un air bien honnête ? Est-il bien mis ? — Monseigneur, simplement, mais bien. — A-t-il des gens ? — Monseigneur, je l'imagine. — Va-t'en le savoir. » Le domestique va et revient : « Monseigneur, il les a envoyés devant à Versailles. — Ah ! c'est quelque chose. Mais ce n'est pas tout. Demande-lui s'il est gentilhomme. » Le laquais va et revient. « Oui, monseigneur, il est gentilhomme. — A la bonne heure, qu'il vienne, nous verrons ce que c'est. » Le duc arrive, salue. L'archevêque fait un signe de tête, se range à peine pour faire une petite place dans

sa voiture. Il voit une croix de saint Louis. « Monsieur, dit-il au duc, je suis fâché de vous avoir fait attendre, mais je ne pouvais donner une place dans ma voiture à un homme de rien, vous en conviendrez. Je sais que vous êtes gentilhomme. Vous avez servi, à ce que je vois ? — Oui, monseigneur. — Et vous allez à Versailles ? — Oui, monseigneur. — Dans les bureaux, apparemment ? — Non, je n'ai rien à faire dans les bureaux. Je vais remercier. — Qui ? M. de Louvois ? — Non, monseigneur, le roi. — Le roi ! » (Ici l'archevêque se recule et fait un peu de place.) « Le roi vient donc de vous faire quelque grâce toute récente ? — Non, monseigneur, c'est une longue histoire. — Conte toujours. — C'est qu'il y a deux ans j'ai marié ma fille à un homme peu riche (l'archevêque reprend un peu de l'espace qu'il a cédé dans la voiture), mais d'un très-grand nom (l'archevêque recède la place). » Le duc continue. « Sa Majesté avait bien voulu s'intéresser à ce mariage (l'archevêque fait beaucoup de place), et avait même promis à mon gendre le premier gouvernement qui vaquerait. — Comment donc ? Un petit gouvernement sans doute ! de quelle ville ? — Ce n'est pas d'une ville, Monseigneur, c'est d'une province, monsieur ! — Ouais ! dit l'archevêque en reculant dans l'angle de la voiture, d'une province ! — Oui, et il va y en avoir un de vacant. — Lequel donc ? — Le mien, celui de Berri, que je veux faire passer à mon gendre. — Quoi ! monsieur, vous êtes gouverneur.... Vous êtes donc le duc de.... » Et il veut descendre de sa voiture. « Mais, monsieur le duc, que ne parliez-vous ? Mais cela est incroyable. Mais à quoi m'exposez-vous ? Pardon de vous avoir fait attendre.... Ce maraud de laquais qui ne me dit pas.... Je suis bien heureux encore d'avoir cru sur votre parole que vous étiez gentilhomme : tant de gens le disent sans l'être ! et puis ce d'Hozier est un fripon ! Ah ! monsieur le duc, je suis confus. — Remettez-vous, monseigneur. Pardonnez à votre laquais qui s'est contenté de vous dire que j'étais un honnête homme. Pardonnez à d'Hozier, qui vous exposait à recevoir dans votre voiture un vieux militaire non titré ; pardonnez-moi aussi de n'avoir pas commencé par faire mes preuves pour monter dans votre carrosse. »

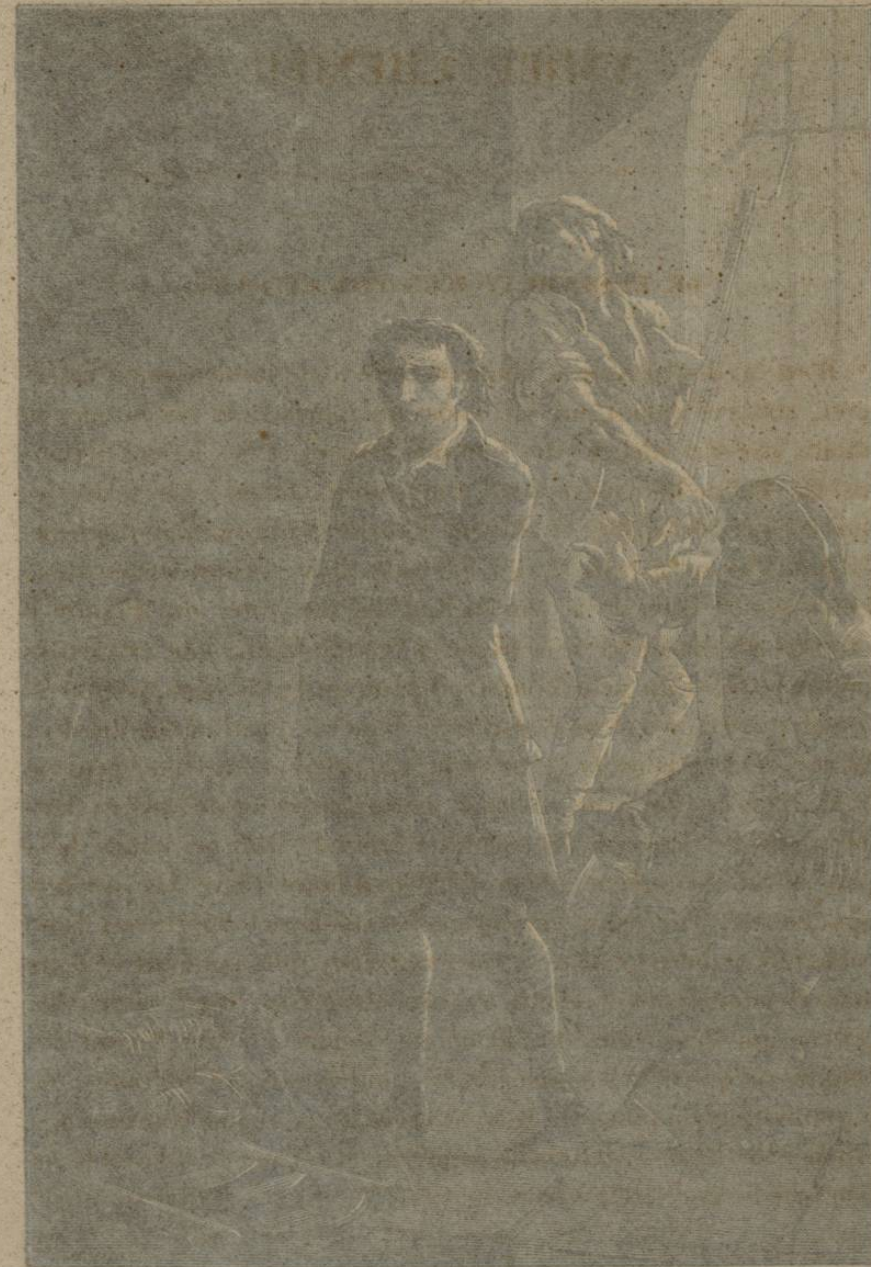
## ANDRÉ CHÉNIER.

---

### LE TESTAMENT D'UN BON CITOYEN.

Il est las de partager la honte de cette foule immense qui, en secret, abhorre autant que lui, mais qui approuve et encourage, au moins par son silence, des hommes atroces et des actions abominables. La vie ne vaut pas tant d'opprobre. Quand les tréteaux, les tavernes et les lieux de débauche vomissent par milliers des législateurs, des magistrats et des généraux d'armée qui sortent de la boue pour le bien de la patrie; il a, lui, une autre ambition, et il croit ne pas démeriter de sa patrie en faisant dire un jour : « Ce pays produisit aussi un petit nombre d'hommes qui ne renoncèrent ni à leur raison, ni à leur conscience; témoins du triomphe du vice, ils restèrent amis de la vertu et ne rougirent point d'être gens de bien. Dans ces temps de violence, ils osèrent parler de justice; dans ces temps de démente, ils osèrent examiner; dans ces temps de la plus abjecte hypocrisie, ils ne feignirent point d'être des scélérats pour acheter leur repos aux dépens de l'innocence opprimée; ils ne cachèrent point leur haine à des bourreaux qui, pour payer leurs amis et punir leurs ennemis, n'épargnaient rien, car il ne leur en coûtait que des crimes; et un nommé André Chénier fut un des cinq ou six que ni la frénésie générale, ni l'avidité, ni la crainte, ne purent engager à ployer le genou devant des assassins couronnés, à toucher des mains souillées de meurtres, et à s'asseoir à la table où l'on boit le sang des hommes. »

---

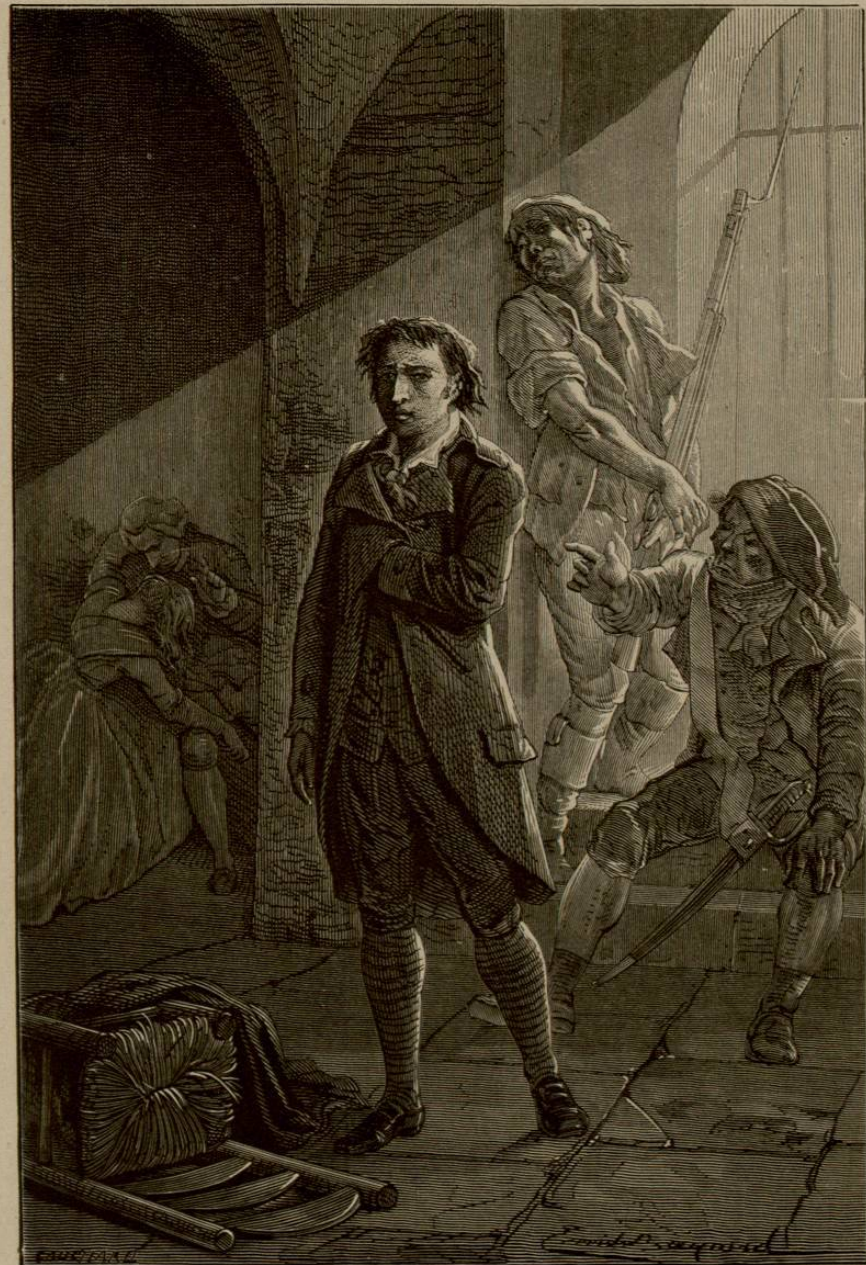


Le testament d'un bon citoyen (André Chénier).

## ANDRÉ CHÉNIER.

### LE TESTAMENT D'UN BON CITOYEN.

Il est las de partager la honte de cette foule immense qui, en secret, abhorre autant que lui, mais qui approuve et encourage, au moins par son silence, des hommes atroces et des actions abominables. La vie ne vaut pas tant d'opprobres. Quand les tréteaux, les tavernes et les lieux de débauche vomissent par milliers des législateurs, des magistrats et des généraux d'armée qui sortent de la haine pour le bien de la patrie; il a, lui, une autre ambition, et il croit ne pas démentir de sa patrie en faisant dire un jour : « Ce pays produisit aussi un petit nombre d'hommes qui ne renoncèrent ni à leur raison, ni à leur conscience; témoins du triomphe du vice, ils restèrent maîtres de la vertu et ne rougirent point d'être gens de bien. Dans ces temps de violence, ils osèrent parler de justice; dans ces temps de débauche, ils osèrent examiner; dans ces temps de la plus atroce hypocrisie, ils ne feignirent point d'être des scélérats pour acheter leur repos aux dépens de l'innocence opprimée; ils ne cachèrent point leur haine à des bourgeois qui, pour payer leurs taxes et payer leurs ennemis, n'épargnaient rien, car il ne leur en souvenait que des crimes; et un nommé André Chénier fut un des cinq ou six qui, ni la violence générale, ni l'avidité, ni la crainte, ne purent jamais à plier le genou devant des assassins couronnés, à baisser des mains souillées de sang, et à s'asseoir à la table où l'on fait le sang des hommes. »



Le testament d'un bon citoyen (ANDRÉ CHÉNIER).

## LORD CHESTERFIELD.

---

### L'HUMOUR.

Lettre à Madame \*\*\*.

Vous feriez bien mieux, madame, de vous fier à votre propre jugement que de demander le mien sur les lettres en question, aussi bien que sur toute autre chose; mais vous me l'ordonnez, il faut obéir. Il faut donc que j'aie l'honneur de vous dire naturellement, que l'auteur trouvera très-peu de personnes qui voudront s'engager à payer deux cents francs par an pour deux lettres de la fabrique dont il a donné l'échantillon.

Par exemple, en voulant montrer que ceux qui ont traité de notre mot *humour*, s'y sont trompés, il ne montre que trop qu'il l'ignore parfaitement lui-même.

La définition pourtant en est assez simple : *humour*, c'est une représentation juste et frappante de ce qu'il y a de singulier ou de ridicule dans un caractère, et *man of humour* est un homme qui saisit vivement ce singulier ou ce ridicule, qui distingue ce caractère et qui le met dans tout son jour. On s'imagine généralement que nous autres Anglais possédons, exclusivement des autres nations, l'*humour*; mais il n'y a rien de moins vrai. Jamais homme n'en a tant eu que Molière; son avare, son jaloux, son bourgeois gentilhomme, en sont des preuves suffisantes; et la comédie française en fournit encore un millier d'exemples. Si à la vérité on dit qu'il n'y a pas de pays en Europe où il y a tant de différents caractères singuliers, je crois qu'on n'aura pas tort. Mais *humour* ne consiste pas en cela. L'homme qui a le travers ou le ridicule, n'a point d'*humour*, c'est son naturel; mais c'est l'homme qui

saisit et qui dépeint ce ridicule ou ce travers, qui a de l'*humour*. Je finis cette dissertation déjà trop longue sur l'*humour*, et dans laquelle, peut-être, ai-je donné à gauche autant que votre auteur et ceux qu'il critique. D'ailleurs, quand on a l'honneur d'écrire à une personne comme vous, il semblerait assez singulier que trois pages entières ne roulissent uniquement que sur le ridicule des caractères. Des matières plus agréables demanderaient une juste préférence, et votre critique épistolaire y trouverait bien de quoi critiquer.

#### UN BOUDOIR.

Fragment d'une lettre à la marquise de Mauconseil.

Oui vraiment, madame, j'ai un boudoir; mais il a un défaut, c'est qu'il est si gai et si riant, qu'on n'y pourra jamais bouder quand on y sera seul. C'est un défaut aimable pour qui aime la bouderie aussi peu que moi; mais en tout cas, il est facile de le réparer, en y recevant les gens maussades, fâcheux et désagréables, que de temps en temps on est obligé d'essuyer. Quand on m'annoncera un animal de la sorte, je courrai d'abord à mon boudoir, comme à mon sanctuaire, l'y recevoir; là il aura moins de prise sur moi, car, de la façon que nous sommes faits, les objets intérieurs ne sont nullement indifférents par rapport à l'esprit, et tel sot qui m'accablerait dans une chambre lugubre, pourra peut-être m'amuser dans un cabinet orné et riant. De tout ceci il résulte que la véritable étymologie de boudoir est, pour parler latin, *a non bou-dare*, comme *Lucus*, un bois, *a non lucendo*, c'est-à-dire qu'on ne boude point dans l'un, et qu'on n'y voit goutte dans l'autre. Au reste, si ce trait de profonde érudition vous embarrasse, l'abbé Sallier, que je salue de tout mon cœur, vous l'expliquera et vous en fera sentir toute la solidité. Voulez-vous la description aussi bien que l'étymologie de ce boudoir? La voici: la boiserie et le plafond sont d'un beau bleu avec beaucoup de sculptures et de

dorures; les tapisseries et les chaises sont un ouvrage à fleurs au petit point, d'un dessin magnifique sur fond blanc; par-dessus la cheminée, qui est de *Giallo di Sienna*, force glaces, sculptures, dorures, et au milieu le portrait d'une très-belle femme, peint par la Rosalba. Je vous ferais la description du reste de la maison, mais comme le second Plinè a échoué en voulant donner la description de la sienne, où l'on n'entend absolument rien, je n'ai pas pu espérer d'y pouvoir réussir, et vous savez qu'il est de la sagesse de ne pas tenter des choses au-dessus de ses forces.